

LA CATHÉDRALE SAINT-YVES DE TRÉGUIER L'ARCHITECTURE BRETONNE DU XIV^e SIÈCLE

Yves de Kermartin fut enterré en 1303 dans le bas-côté Nord de la cathédrale romane. Très vite, le pouvoir ducal, alors contesté à l'occasion de la guerre de Succession, comprit qu'il fallait consolider sa légitimité politique en l'associant à la dévotion populaire que suscitait le saint juriste: Charles de Blois hâta la canonisation de saint Yves, qui fut prononcée en 1347, et 73 ans plus tard le duc Jean V se fit enterrer près du tombeau du saint. A l'imitation de la monarchie française, la quasi-monarchie bretonne avait trouvé sa basilique et un semblant de justification sinon spirituelle du moins pieuse. En raison de ces connotations politiques, nous nous attacherons surtout aux caractéristiques de l'œuvre architecturale du XIV^e siècle. Lorsque Charles de Blois fit en 1347 son pèlerinage, il entra nu-pieds dans un grand chantier où l'on démolissait peu à peu la cathédrale romane pour construire l'église gothique commencée en 1339. Le chantier allait durer 130 ans: la nef et le portail occidental achevés en 1380, le chœur en 1400, la chapelle au duc en 1420; le transept, comme à Quimper ou au Mans, est le dernier construit, en 1435; le cloître ne sera béni qu'en 1468 (1). Malgré cette durée, l'esthétique architecturale qui inspira l'œuvre fut constante. On connaît la difficulté d'appréhender l'art du XIV^e siècle, comme par ailleurs le montrait une exposition récente sur les arts graphiques et plastiques de ce siècle (2). A cela, s'ajoute que Tréguier est une création particulière, ce qui permet de s'interroger sur l'existence d'une authentique architecture bretonne du XIV^e siècle.

Les auteurs du XIX^e siècle ont confusément senti la spécificité de la cathédrale de Tréguier même s'ils l'ont maladroitement traduite. Mérimée parle d'une église bizarre et irrégulière; Antoine de Barthélémy, dans un rapport de 1849 à Arcisse de Caumont, souligne l'irrégularité notamment de l'élévation; l'année suivante, Arcisse de Caumont reprenait, avec plus de finesse cependant, cette même impression d'irrégularité et d'archaïsme, jusqu'à Renan qualifiant la cathédrale de «paradoxe architectural» (3). En quoi donc cet édifice a-t-il pu paraître

(1) Chronologie de la construction acceptable dans R. Cornon, «La cathédrale de Tréguier», dans *Congrès Archéologique de France*, 1949, p. 102-123.

(2) *Les fastes du gothique. Le siècle de Charles V*. Paris, Grand Palais, 1981-1982; cf. compte-rendu par A. Chastel dans *Le Monde* où est mis en cause la cohérence artistique du XIV^e siècle.

(3) Cf. P. Mérimée, *Notes de voyages*, Paris, 1971, p. 319-322; A. de Barthélémy, «Notice sur quelques monuments du département des Côtes-du-Nord» dans *Bulletin Monumental*, t. XV, 1849, p. 14-29; A. de Caumont, «Relation d'une promenade arché-

singulier à ces auteurs si familiers de l'art gothique du domaine français ? Le plan basilical, en croix latine, ordinaire pour une cathédrale, présente ici deux perturbations. Sur le chœur se greffent trois chapelles polygonales qui ne dessinent pas l'hémicycle habituel des chapelles rayonnantes ; deux raisons contradictoires justifient cette hésitation : d'une part, la volonté d'obtenir, comme dans le gothique français du XIII^e siècle, un déambulatoire tournant, tel qu'il est reconstruit à Saint-Brieuc en 1350 ; d'autre part, le goût pour le chevet plat, comme ceux de Dol ou primitivement de Guingamp, qui semble une constante de l'église paroissiale anglaise et que les ordres mendiants pratiquent couramment en Bretagne. Quant aux entrées méridionales, qui bouleversent l'axe Ouest-Est imposé par la tradition mystique et liturgique de l'Église occidentale, elles répondent à trois fonctions de l'édifice cathédrale de Tréguier : d'abord, la dévotion populaire et le pèlerinage nécessitent une circulation sans interférence avec le sanctuaire et le chœur ; d'où ce « porche du peuple » qui donne directement accès au tombeau, doublé par le « porche des cloches » au bout Sud du transept, toujours dans le même style bien que postérieurs d'environ un siècle. Ensuite, ces accès méridionaux matérialisent symboliquement l'opposition radicale de la société ecclésiastique : d'une part, le pouvoir épiscopal, de tradition féodale, et d'autre part, la collégialité du chapitre, organe fortement lié à la société urbaine en cours d'expansion à la fin du XIV^e siècle ; tandis que l'évêque-comte réside dans le manoir situé derrière le bras Nord de transept, les chanoines occupent diverses maisons dans la ville et accèdent à leur chapitre par le bras Sud de transept ; on retrouve cette fonction du transept à la cathédrale du Mans où le bras Nord, communiquant avec le palais épiscopal, conserve également les vestiges d'une tour romane (4). Enfin, le développement de la façade méridionale, analogue à Dol, à Saint-Pol-de-Léon, à Guingamp illustre, dès le Moyen-Age, une pratique fort courante par la suite en Bretagne, notamment au XVI^e siècle, puisque c'est sur ce côté de l'édifice que se concentre, à la campagne comme à la ville, bon nombre des actes publics de la vie sociale. Le plan de la cathédrale de Tréguier apparaît comme une expérience sans lendemain quant à la formule batarde du chevet, mais riche de développement quant à l'aménagement de la façade méridionale.

ologique faite en Bretagne en septembre 1849 » dans *Bulletin Monumental*, t. XVI, 1850, p. 425-476.

(4) Cf. A. Mussat, *La cathédrale du Mans*, Paris, 1981, p. 24, et *ibid.*, R. Barrié, p. 139. L'assignation de l'évêque de Tréguier, Guillaume du Halgouet, devant le présidial de Rennes par un chapitre avare illustre au XVI^e siècle l'antagonisme des pouvoirs ecclésiastiques (voir présentation de la chapelle de Saint-Gonery).

L'élévation et les choix architectoniques présentent le même caractère d'expérience composite dans la structure de la travée ainsi que dans la variété des supports. Chaque travée est composée d'une grande arcade surmontée d'un triforium aveugle à balustrade que couronnent un passage, également à balustrade, et une fenêtre haute assurant l'éclairage direct du vaisseau central. Le passage du troisième niveau est pratiqué dans l'épaisseur du mur-gouttereau de sorte que la fenêtre haute est rejetée au nu de la face externe du mur, ce qui est une solution indubitablement normande; de même la frise continue qui court au-dessus des grandes arcades, seul élément de calcaire dans une construction entièrement en granite, est une référence directe aux églises normandes du XIII^e siècle, comme par exemple à la cathédrale de Coutances. En revanche, d'autres détails de l'élévation renvoient à l'architecture anglaise: l'arcade dans laquelle s'inscrit la fenêtre haute; la réduction du triforium à la largeur de la fenêtre haute; l'encadrement horizontal du triforium par deux moulures; ces dernières existent déjà en Bretagne à la fin du XIII^e siècle dans le groupe de Pont-Croix, peut-être à partir d'une inspiration anglaise. Cependant, à Tréguier, l'emploi de ces moulures d'encadrement ne se fait pas sans quelque hésitation: en effet, la moulure inférieure passe devant les colonnettes soutenant les arcs doubleaux et les croisées d'ogive comme dans le gothique français des environs de 1200; mais la moulure supérieure semble passer derrière le support. Dans le chœur et le transept, on adoptera une disposition plus régulière et moins contrastée: les deux moulures coupent perpendiculairement les colonnes latérales mais s'effacent dans le corps de la colonne centrale qui porte l'arc doubleau. Même hésitation quant au choix de la baie pour le triforium: plein cintre ou trilobée. L'effet général repose sur une dialectique entre la muralité, que respecte le triforium conçu en séquences, et l'animation produite par un décor réservé, comme les petites baies du passage supérieur, dialectique aussi entre des éléments statiques, moulures horizontales et quadrilobes sans dynamisme formel et l'élan des groupes de minces colonnes arrêtées brusquement sur des culots et accrochées par les moulures. En fait, rien ne rappelle la puissance du gothique du XIII^e siècle pas plus que la transparence du gothique royal de l'époque de Charles V; mais diverses lithotes des formes où se combinent emprunts anglais et normands concourent à une sorte de pudeur des effets architecturaux.

Pour le choix des supports, la nef constitue également un terrain d'expérience avant l'œuvre du chœur. Les travées initiales présentent d'abord la pile ronde héritée du premier gothique français, puis la pile en losange de la seconde moitié du XIII^e siècle; l'inspiration anglaise se manifeste dans la pile en quadrilobe avec chapiteau en ombrelle lisse immédiatement suivie par la pile octogonale à chapiteau unique avec

moulure continue, support qui introduit à la fin du XIV^e, mais de manière forte, les angles vifs et les prismes chers au XV^e siècle; enfin, les arcs des bas-côtés retombent sur des colonnes fines et des chapiteaux à feuillage qui sont un lieu commun de l'architecture française du XV^e siècle. A partir du portail occidental, on perçoit clairement la progression du chantier et les diverses solutions architectoniques adoptées. A l'opposé de la nef, le chœur et le transept sont d'une élévation puissamment ordonnée (fig. 1). Les piles fasciculées de plan rond ou en losange

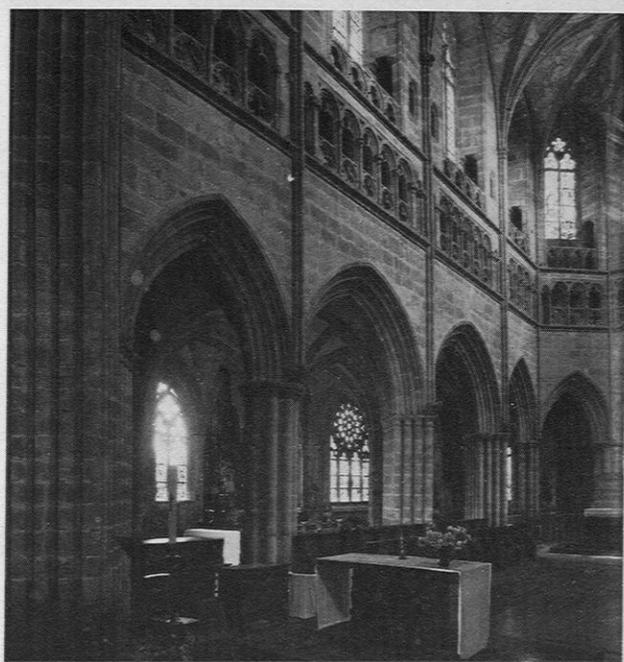


Fig. 1. — La cathédrale de Tréguier. Élévation nord du chœur.
(cliché Inventaire Bretagne). (Lambart).

sont alternées de sorte qu'est suggéré un mouvement en profondeur vers l'Est. Les grandes arcades ne sont plus épanelées mais à nervures multiples comme à Coutances. Cependant, ces arcades normandes retombent sur les piles fasciculées par l'intermédiaire d'un dispositif d'origine anglaise dans lequel l'existence individuelle des chapiteaux est nié par l'astragale et le tailloir uniques, ce qui provoque une sorte de feston continu et fort comme dans les édifices du groupe de Pont-Croix et dans les cathédrales de Wells, d'Ely, de Gloucester et d'Exeter

dont la nef, contemporaine de celle de Tréguier (1350), présente tant d'analogies avec le chœur; cette architecture se développe pendant la première moitié du XIV^e à partir du grand chantier de Westminster (5). Dans la partie construite en dernier lieu, le bras Sud de transept, les piles Est marquent déjà une évolution du plan par comparaison à celles du chœur: les colonnes se détachant du noyau rond génèrent entre elles de profonds cavets dont la répétition crée une ondulation du plan circulaire. Le dernier type de support expérimenté se trouve dans la chapelle au duc et témoigne d'un amalgame des formes; des chapiteaux identiques à ceux du chœur reposent sur des piles à ondulation, et non plus à lobes, dont la base est nettement prismatique; la tentation de l'élan est donné par l'étirement un peu démesuré du fût des colonnettes dont la médiane possède un étroit réglot. Les arcs sont d'un modèle tardif qui récuse le lourd et simple épannelage à l'anglaise tout autant que les nervures multiples à la normande: l'épannelage est concave, c'est-à-dire que la partie évidée repose sur le plein de la colonnette. L'effet de hauteur est obtenu par le moyen d'une illusion qui annonce l'esthétique du XV^e siècle telle que le chœur du Mont-Saint-Michel, à peine postérieur d'une quarantaine d'années l'illustrera.

Le cloître manifeste la même prudence d'exécution et cache la même impatience créatrice. Arcisse de Caumont le trouvait archaïque, opinion justifiée par les traditionnelles colonnettes (tailloir et astragale continus, base prismatique), par le rejet de tout décor en plein milieu du XV^e siècle, par l'inscription de chaque baie dans un compartiment mouluré. Cependant, l'ajour central de la baie est plus aigu que les sages quadrilobes du XIV^e siècle; cependant au droit du contrefort (fig. 2) sont cachées des nervures se recoupant à angle droit comme dans le «perpendicular style» et dans le gothique français de la seconde moitié du XV^e siècle; et le décor sculpté apparaît timidement sur les corniches intérieures de l'aile Est. La fidélité stylistique du cloître relève moins de l'archaïsme que de la volonté de constituer un ensemble ecclésial homogène. La cathédrale de Tréguier semble, de prime abord, une œuvre peu codifiable, trop prudente et presque timide. Pourtant, après ses hésitations, elle apparut comme un modèle puisque dans tout le Trégor, et plus loin encore, ne manquent pas les citations dont il conviendrait d'étudier plus complètement l'histoire formelle afin d'approfondir notre connaissance de l'art du XIV^e siècle en Bretagne et dans l'Ouest franco-normand.

(5) Cf. P. Kidson and P. Murray. *A. History of English Architecture*, Londres, 1962, p. 87.

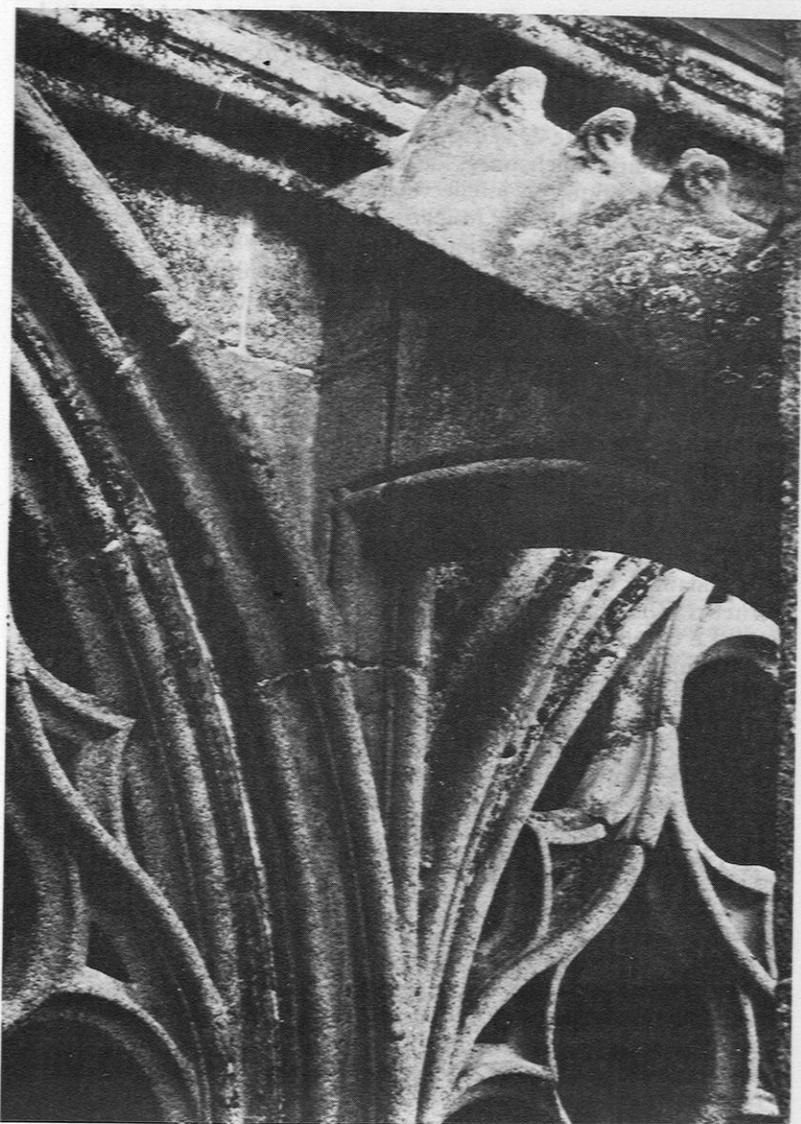


Fig. 2. — La cathédrale de Tréguier.

Note sur le bois et les artisans du bois à Tréguier de 1432 à 1511

En 1484, l'œuvre de la cathédrale est parachevée par la construction de la librairie du chapitre, local nécessaire à une cité de clercs où règne une authentique vie intellectuelle (6). Les comptes de la fabrique mentionnent que Jean Le Jouhaff, maître de l'œuvre, reçut deux quarts de vin et du pain « le jour qu'il commença à lever le bois pour ladite librairie » (7). Assisté de trois à cinq serviteurs ou valets et d'un disciple, il tailla les merrains en mars, puis se transporta avec ses hommes, pendant l'été, à Kerroperz, paroisse de Saint-Michel-en-Grèves, où fut effectuée la coupe du bois. La même année 1484, ce maître charpentier exécute « une fausse chasse de chêne qui est pour représenter la tombe du défunt quand l'on fait des services » et les chanoines lui font refaire une chaire, commande de l'année passée jugée irrecevable. C'est le même artisan qui signa en 1500 une sablière à l'église de Trédrez (8). Les artisans du bois travaillent nombreux en cette fin du XV^e siècle à Tréguier, charpentiers, menuisiers et sculpteurs. La charpente du clocher de la Tour Neuve fut exécutée en 1432 par Guillaume Quéré et Thomas Meluihezic aidés de cinq à onze serviteurs. Bon nombre d'artisans sont occupés à de menus travaux tels Pierre Le Gentil et son serviteur qui, en 1432 firent une allée de bois reliant le manoir épiscopal et la cathédrale, et Guillaume Prigent qui en fit la porte. Un sculpteur, probablement originaire des Flandres, est bien attesté dans le journal du procureur en 1484 (9). Quant à Girard Dru, domicilié à Kermartin, il réalisa divers travaux : les lambris et le mobilier de la nouvelle bibliothèque, pupitres, bancs, escabeaux et tables en 1491 ; un soubassement pour la chasse en bois des reliques de saint Yves sur le maître-autel en 1487, et d'autres objets, comme des roues pour sonner les cloches. En 1509, il exécute une copie du lutrin

(6) Cette bibliothèque, gérée par Laurent Le Maout, comptait en 1491 plus de 200 volumes, manuscrits et incunables, cf. A. de la Borderie, « La Bibliothèque du Chapitre de Tréguier au XV^e siècle » dans *Archives du Bibliophile breton*, t. 4, 1904.

(7) Arch. dép. des Côtes-du-Nord ; ce document a été étudié, entre autres, par M. Chauou, *Une cité médiévale, Lantreguer au XV^e siècle*, mémoire de Maîtrise, Université de Haute Bretagne, Rennes, 1969, étude d'une haute tenue scientifique, que l'on regrette de ne pas voir publiée.

(8) Voir présentation de l'église de Trédrez.

(9) Cf. R. Couffon, « État sommaire des Architectes, Maîtres maçons et Maîtres d'œuvres des Côtes-du-Nord » dans *Mémoires de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord*, 1940, p. 161, 1946, p. 198, 1959, p. 105.

de Saint-Pol-de-Léon; l'année précédente, il avait fourni un devis pour la confection des stalles du chœur, en collaboration avec Tugdual Kergruz qui assumait probablement le travail de sculpture. Ces dernières furent payées 773 livres en 1511, ce qui représente une somme considérable (10); il n'en reste qu'une partie en place, car elles furent mutilées dès 1589 lors du sac de la cathédrale par les Espagnols; certains éléments servirent au chasublier exécuté en 1650 pour 236 livres, conservé dans la sacristie, de même qu'un bahut comportant des panneaux provenant des stalles du XVI^e siècle. Ces artistes et artisans témoignent du savoir-faire des buchiers trégorrois et surtout léonards à la fin du Moyen-Age.

Quant au matériau lui-même son utilisation est affectée, comme pour la pierre d'ailleurs, par une pénurie chronique qu'expliquent la configuration géomorphologique du plateau trégorrois et les conditions climatiques. Les vents marins et les limons sont peu favorables aux forêts, de sorte que les entrepreneurs doivent aller plus loin chercher le bois. En 1432, uniquement pour la charpente du clocher, avant même que le matériau soit arrivé sur le lieu de transformation, son prix est augmenté de 18%, correspondant aux frais de recherche: après des tentatives infructueuses à Lannelin et à Ploézal, les charpentiers choisissent le matériau dans le bois du Ferhier dépendant du manoir de Kernormand, paroisse de Callac, dans lequel réside le receveur du propriétaire, le seigneur de Plusquellec, qui, lui habite à Saint-Michel-en-Grèves. A cela s'ajoutent les frais de la coupe, exécutée par 15 valets et surveillée par le procureur de la fabrique, les frais de manutention et de transport, soit au total 51 livres. La fabrique dut encore procéder à d'autres achats, car le matériau précédent était réservé à la charpente; elle se fournit à nouveau au Ferhier, à Plougonven et, pour les lattes, auprès d'un marchand « qui vint sur la mer ». Pour la librairie de 1484, Jean Houhaff prend le matériau au bois de Kerroperz en Saint-Michel-en-Grèves: le matériau, charroyé sur la côte, est transporté par bateau jusqu'à la chapelle Saint-Fiacre qui sert de lieu d'entrepôt et d'où il est charroyé jusqu'au chantier de la cathédrale; l'opération se répéta deux fois, mais fut insuffisante puisque Jouhaff eut besoin encore de huit charretées de bois en provenance de Bégard; toujours pour la librairie, Gérard Dru fournit lui-même le bois. En effet, pour les travaux modestes, la fabrique achète chez des marchands domiciliés à Tréguier

(10) Cf. A. de Barthélémy, « Extrait des Registres de la Fabrique de la cathédrale de Tréguier » dans *Bulletin du Comité de la langue, de l'histoire et des arts en France*, 1852-1853, p. 131.

ou bien au marché de la ville ; mais ces fournisseurs ne suffisent pas à la demande puisque la fabrique s'approvisionne auprès de marchands domiciliés à Saint-Michel-en-Grèves ou à Plouguiel, par exemple en 1468 pour le bois de l'échafaudage destiné à poser la verrière du bras Sud de transept. La pénurie de bois, limitée donc aux environs même de Tréguier, est palliée par la production à l'échelle de l'évêché, assurée par quelques seigneurs dont le duc lui-même n'était pas le moindre propriétaire.

Roger BARRIÉ,
secrétaire régional de l'Inventaire.

SAINT-GONERY EN PLOUGRESCANT

La chapelle de Saint-Gonery étonne par son manque d'unité architecturale et son extrême pauvreté de plan et de masses. Elle constitue pourtant le centre important d'un culte et d'un pèlerinage voués à saint Gonery : la chapelle détient, en effet, non seulement les reliques mais aussi un sarcophage en granite qui passe pour être celui de l'ecclésiastique arrivé en Armorique avec l'immigration bretonne des V^e et VI^e siècles, puis canonisé par la ferveur populaire. Aucun document ne vient cependant en aide pour attester l'ancienneté de son culte en Plougrescant ou situer dans les siècles l'éventuelle translation des reliques. En fait, la vitalité du culte et du pèlerinage prend corps seulement à partir du XV^e siècle, dans la reconstruction presque totale de la chapelle et aux siècles suivants tant dans l'enrichissement intérieur que dans les réalisations du placître. Cet essor du pèlerinage trouvera son accomplissement dans la décision prise par le pape Clément IX en 1668 d'accorder une indulgence plénière à tous ceux qui visiteraient la chapelle le 4^e dimanche de juillet (1).

D'emblée, la méconnaissance du culte à Plougrescant avant le XV^e apparaît liée aux problèmes archéologiques et architecturaux que pose la partie la plus ancienne de la chapelle : un massif coiffé d'un toit en bâtière et de facture très archaïque. De nombreux remaniements joints probablement à des changements de fonction viennent, en effet, compliquer sa datation. Si l'appareillage des murs et l'arc à claveaux non taillés et bloqués de la porte apportent un signe flagrant d'ancienneté, les nombreux types d'ouvertures pratiquées dans le mur sud ajoutent

(1) Cf. R. Couffon, *Répertoire...*, 1940, p. 368.